

Les Cahiers de Radio
15 Janvier 1934

M

250

LE C...
LI
ENS



André Gide

Nous avons eu déjà l'occasion de revenir à différentes reprises sur l'influence de M. André Gide. Mais il faut maintenant étudier le problème de front et voir en quoi a consisté l'essentiel de cette œuvre. Il est arrivé pratiquement à André Gide un phénomène assez singulier, qui est le secret justement de cette influence sur les générations. Il a été et il est encore le Prince de la jeunesse. Maurice Barrès l'a été aussi, mais Maurice Barrès l'était en grande partie parce qu'il s'était occupé de politique; la politique a joué un grand rôle dans son action littéraire. Avec André Gide, il n'y a rien de pareil.. Pour les hommes de ma génération, du moins pour beaucoup d'entre eux, Gide était déjà un maître quand nous avions vingt ans. Et j'ai dit pourquoi précédemment. Mais toutes les générations qui nous ont suivis ont porté sur lui le même jugement. Jusqu'à la plus turbulente, la plus anarchiste, la plus iconoclaste de toutes, celle des surréalistes. Aujourd'hui les tout jeunes gens continuent à l'entourer de leur ferveur. Il y a là un phénomène assez mystérieux. Que représente donc André Gide ?

Disons d'abord un mot de son attitude morale avant de parler de ses romans. On a fait à André Gide une réputation d'immoralité et même de diabolisme qui me semble assez injustifiée. Pour nous résumer un peu grossièrement, nous pourrions dire ceci : M. André Gide estime que la nature « cette nature aux mille visages », comme l'appelle Renan, a produit une immense multiplicité d'êtres et d'aspirations humaines. Il s'est donc élevé logiquement, non pas, comme on l'a dit, contre la plus haute morale, celle que les Romains illustraient du nom de vertu, ce qui en latin

signifie courage, mais contre la morale sociale, celle qui veut que tout le monde se ressemble, que tout le monde obéisse aux mêmes usages et que tout le monde cède à une opinion publique, qui est faite de la peur de chacun de nous d'affirmer son propre tempérament et d'oser être soi-même. A ce titre, direz-vous, si chacun faisait ce qu'il voulait, il n'y aurait plus de société humaine. Cela n'est pas tout à fait vrai. D'abord parce que, quoique l'on dise, chaque être n'est pas foncièrement mauvais, et ensuite parce que nous avons quand même dans le sang vingt siècles de civilisation et de policement et que, dans ces conditions, il est bien certain que nos instincts primitifs sont extrêmement atténués. Enfin nos aspirations ne nous portent pas toujours à accomplir des actes excessifs ou délirants. On peut admettre que nous conservions une certaine liberté d'être nous-mêmes, sans devenir pour cela des forbans. Notez bien que les forbans existent, qu'ils sont innombrables, mais que ce ne sont justement pas eux qui traitent des problèmes moraux. Ceux qu'agitent ces questions-ci, sont toujours des hommes très scrupuleux et très réfléchis. Il est donc plus sage de réserver sa sévérité pour les malhonnêtes gens authentiques qui ne manquent pas que pour les écrivains qui discutent d'idées même avec une grande liberté. Je dirai, s'il me fallait ramasser dans une formule la morale de M. André Gide, que tout y est permis à condition que tout aboutisse à l'héroïsme et que tout y est défendu de ce qui doit conduire à la platitude ou à la lâcheté. Je vais donner de ceci un exemple concret. Peut-être avez-vous lu les *Carnets de route* de Michel Vieuxchange qui au péril de sa vie s'est enfoncé au delà du Maroc à travers les zones dissidentes, voyage éreintant et périlleux dont il n'est revenu d'ailleurs que pour mourir. Or, l'influence d'André Gide a été si grande sur lui que ses carnets donnent parfois l'impression, non pas de la réalité, mais d'un voyage fait sous son action, avec ses expressions et la même tension d'esprit, le même rythme, la même fièvre que nous voyons dans certaines œuvres de Gide, dans *El Hadj* ou dans *l'Immoraliste*.

M. André Gide a beau avoir évolué, il n'a pas exactement changé. Dans son premier roman, les *Cahiers d'André Walter*, on pouvait déjà voir trace de cet héroïsme latent. André Gide l'écrivit ou plutôt le commença à vingt ans. C'est l'histoire d'un adolescent sensible, isolé de la vie par une sorte de mysticisme latent et par un trop grand besoin de pureté. Mais toute cette œuvre est pleine de ce besoin de se vaincre et de se surmonter, d'aller plus loin dans quelque chose qui est, je le répète, le signe distinctif de la

méthode gidienne. Dans *André Walter*, Gide souffrait en regardant la vie d'un écoeurement qui allait jusqu'à la nausée. « J'aime mieux mon rêve, disait-il, mon rêve... » Nous avons vu en étudiant la génération de 1900 l'importance de la conversion d'André Gide à la vie, conversion dont les *Nourritures terrestres* furent le témoignage. Pas de roman encore mais des fragments, des notes, des récits jetés presque au hasard, le prodigieux pullulement d'un ensemble de découvertes, de ravissements, de conquêtes quotidiennes, toute la fièvre de l'adolescence dans la sagesse de l'homme déjà mûr.

Prenons maintenant deux des premiers grands romans de Gide, *l'Immoraliste* et la *Porte étroite*. Qu'y trouvons-nous ? Dans *l'Immoraliste*, voici, en principe, non pas André Gide mais l'homme des *Nourritures terrestres* qui a découvert la vie. Admettons que cet homme soit marié et se soit marié avant sa découverte, qu'il ait épousé une femme réservée, timide, à qui soit impossible cette communion avec le monde, cette chaleur de découverte. Elle tombe malade, il lui faudrait du calme, de la tranquillité. Mais l'homme qui est à côté d'elle ne peut supporter le calme, il lui faut vivre à tout prix, courir devant lui, s'ennivrer de la beauté du monde. Lui aussi a été malade; lui aussi a failli mourir, il a vaincu la mort, il a vaincu la maladie. Le spectacle, à côté de lui, de cet être languissant l'irrite; il l'entraîne avec lui dans le Sud au cours d'un voyage exténuant. Elle y meurt. J'essaye de présenter le livre de manière qu'on n'ait pas l'impression que le héros soit un égoïste ou vous paraisse tel. Il est bien certain que c'est la première idée qui se présente à l'esprit quand on étudie cet ouvrage. Mais le mot d'égoïste n'a plus de sens ici. Il s'agit d'un homme pris par une sorte de passion à laquelle il ne peut rien sacrifier et qui est précisément une passion désintéressée. Michel a découvert que sa vraie nature l'appelle non pas à la jouissance mais à la curiosité frénétique. Il n'a pas les moyens d'échapper à celle-ci. Ce livre est si nuancé, si fin, si subtil que toute analyse le fausse. Il faut le lire pour s'apercevoir à quel point est élevé le drame qui se joue et combien des interprétations faciles qu'on peut en donner détruisent la pensée de l'auteur.

Et maintenant passons à la *Porte étroite*. Ici, il s'agit d'une jeune fille qui est amoureuse de son cousin; c'est une âme profondément religieuse et toute tendue vers la morale la plus héroïque. Elle ne veut pas faire son malheur. Elle se sacrifie à sa sœur. Sans doute aussi a-t-elle découvert que Jérôme, son fiancé, ne l'aimait pas avec assez de passion pour accepter la souffrance de sa sœur.

Mais il y a autre chose encore. Elle a entrevu dans ce sacrifice une exaltation extraordinaire, une sorte de but mystique à sa vie. En réalité, elle agit comme agit Michel. Ce qu'elle poursuit est inaccessible et c'est pour cela qu'elle le poursuit. Admettons que ses sentiments paraissent obscurs, mais dans les tragédies de Corneille, nous voyons le Cid tout sacrifier à l'honneur, Polyeucte à la religion, Horace au patriotisme, Cinna à la vertu. Les choses paraissent plus claires parce qu'il s'agit de sentiments mieux placés. En réalité, ce que le Cid, Cinna, Polyeucte demandent à la vie n'est pas très différent de ce que lui demande Michel de *l'Immoraliste* ou Alissa de la *Porte étroite*. C'est l'exaltation forcenée d'un être, le sacrifice éperdu à quelque chose qui le dépasse et ce bonheur vient de ce qu'il contemple sans arrêt quelque chose qui le dépasse. Admettons que dans *l'Immoraliste*, ce quelque chose soit le bonheur désintéressé, dans la *Porte étroite*, l'amour de la vertu.

Passons rapidement sur les romans intermédiaires de la carrière d'André Gide, *Isabelle*, *l'École des Femmes*, *Robert*, la *Symphonie pastorale*, œuvres solides, transparentes et d'une merveilleuse lucidité. Nous n'avons pas ici la place de les analyser longuement, elles sont comme autant de réflecteurs qui éclairent, approfondissent la position centrale de l'œuvre d'André Gide. Les deux grands livres de sa maturité sont les *Caves du Vatican* et les *Faux-monnayeurs*. Pour expliquer l'un et l'autre de ces sujets, il faudrait un exposé distinct. Ce sont des œuvres multiples, grouillantes de vie, pleines de personnages et d'action. Les *Caves du Vatican* sont un roman-feuilleton en même temps qu'une parodie des romantiques et un roman caricatural plein de figures excessives et grimaçantes qui font penser à celles de Daumier. Mais c'est là qu'André Gide a consacré toute une partie à créer, à expliquer un acte gratuit. Je ne peux pas faire ici une digression à ce sujet; si j'en parle c'est parce que l'acte gratuit a été l'objet d'un grand nombre de discussions pendant un certain nombre d'années. L'acte gratuit serait celui que l'on commet sans y être forcé, sans qu'aucun déterminisme vous y pousse. Un acte détaché de tout ce qui pourrait l'occasionner, c'est-à-dire complètement libre. Pour les *Faux-monnayeurs*, il faut admettre l'idée du roman pur, c'est-à-dire d'une œuvre où tout ce qui compte a rapport non avec l'observation quotidienne, mais avec la création par l'auteur d'un monde qui lui appartienne en propre, un peu comme l'a fait Goethe dans les *Années d'apprentissage* et les *Années de voyage de Wilhelm Meister*. C'est une somme de la pensée de l'auteur, un résumé de toutes ses observations sur la vie, refondues de telle manière que

nous avons l'impression moins d'une œuvre tournée vers le monde extérieur et soumise à ses lois que d'un roman qui oblige les êtres et les choses à ressembler à l'image qu'il s'est faite de tout.

La théorie du roman se trouva chez André Gide au confluent pour ainsi dire de deux courants d'esprit bien divers. On peut bien reconnaître qu'André Gide n'est pas naturellement romancier et s'il l'eût été, le problème du roman ne l'eût pas préoccupé à ce point. On ne peut se représenter ni un Dickens, ni un Dostoïewski, ni un Balzac consacrant tant d'années à étudier toutes les ressources d'une technique et tous les dessous d'un genre. André Gide est avant tout un moraliste et un lyrique. D'une part il jugeait donc nécessaire de faire intervenir dans son œuvre romanesque cette part en quelque sorte autobiographique de soi-même, son émotion particulière devant la vie et aussi l'ensemble de sa philosophie et de ses idées. Mais le propre du romancier est de n'avoir d'autres philosophies et d'autres idées que celles de ses personnages et de s'effacer devant elles; or, le plus difficile pour un homme de la formation de M. André Gide, c'est de s'effacer ou du moins de s'effacer à demi devant des personnages nés de son imagination. D'autre part, il savait trop bien, par l'exemple des grands romanciers, quelles sont les règles vraies, les règles absolues d'un genre qui a donné des chefs-d'œuvre incontestables. Et il eût tout naturellement créé à leur exemple un univers à demi-lyrique, à demi observé, dans lequel sa conception générale du monde eût pu prendre des masques plastiques. Mais cela ne lui suffisait pas. Son but a été de soumettre l'idée de la vérité à celle de l'art le plus parfait. C'est ce qu'il a appelé le roman pur.

Peut-être pour qu'un roman soit entièrement pur, au sens où l'entend M. André Gide, ne faut-il pas que la fatalité y soit marquée d'une manière trop précise. Le romancier doit y garder son rôle qui est visiblement celui du démiurge. Pour que ce rôle soit prépondérant, il importe que les personnages ne soient pas emportés par des mouvements irrésistibles. Toute l'œuvre d'André Gide est dirigée contre l'idée de la fatalité qui a présidé à la tragédie grecque. S'il est un point par lequel M. André Gide rejoint la psychologie classique et par conséquent chrétienne, c'est bien celui-là. De là cet air d'essence supérieure que garde les *Faux-monnayeurs* et qui a troublé pas mal d'esprits habitués à subir une pente plus forte. De là aussi cet air d'extrême nouveauté que l'on respire dans ce livre, le plus extraordinaire, à nos yeux, de tous ceux qu'a écrits M. André Gide.

E. J.

Emanuel
Jaloux